

Anise K., femme-poète

– ou Cent ans (ou presque) de sollicitude¹

Introduction

Anise (Blanpain) Koltz (1928–2023) est une figure majeure de la poésie contemporaine luxembourgeoise et francophone. Son œuvre, marquée par une exploration des thèmes de l'identité, de la langue, de la résilience, de la mémoire, de la vie, de la mort, de la métaphysique et de l'engagement politique, a suscité l'admiration mêlée aux réactions critiques variées.

Ses premiers recueils en allemand (*Gedichte*, 1959) sont salués pour leur lyrisme et leur modernité, mais restent peu connus hors du Luxembourg et des cercles germanophones. A l'époque entre 1950 et 1970, cependant certains ne manqueront pas de lui reprocher une écriture encore marquée par certaines conventions poétiques.

Le passage au français après 1971 (suite à la mort de son mari et son refus d'écrire en la "*langue des bourreaux*" malgré tout de même quelques recueils bilingues français -allemands postérieurs) est un tournant. Des œuvres comme *Le Mur du son* (1997) ou *Le Porteur d'ombre* (2001) attirent l'attention aussi en France et en Belgique. Dans son style caractéristique en apparence froid et hermétique que d'aucuns peuvent lui reprocher, Anise par sa « poésie-noir », comme il existe le roman-noir, convoque à entendre sa voix unique entre minimalisme et violence expressive, à ressentir son refus des artifices, des faux-semblants et à partager sa capacité à transformer tout sentiment en force capable d'ébranler les consciences plutôt que de les consoler.

Prix Jean Arp (2009) et Prix Théophile Gautier (2011) pour *La Lune noircie* et *Je renaîtrai*. Prix Goncourt de la Poésie (2018) pour l'ensemble de sa carrière de femme-poète et pour son héritage résonant.

I

1 12 2006

À la question surgie du public assistant à une soirée de lecture de poésie :

– Madame, que seriez-vous devenue si vous n’aviez pas été poète ? la vieille dame frappante d’élégance, allant sur ses soixante-dix-neuf ans, l’échine légèrement courbée, le regard bleu perçant à travers de fines lunettes et, d’un air légèrement timide, lance de sa voix aiguë et sourire en coin (qui laisse à peine planer le doute sur son sens ironique ou à prendre au premier degré) un fulgurant :

– Folle, monsieur !ⁱⁱ

Haut perchée sur

un roc ma ville

millénaire rêve et

se déguise

[...]iii

C’est dans cette ville, Luxembourg, à Eich précisément, et au pied de ce même roc, qu’un soir de 12 juin 1928, Anne-Louise Laure Blanpain vient au monde.

J’ai labouré les flancs de ma mère

mangé ses entrailles

avant de naître

[...]iv

Le père, Raymond Blanpain, ingénieur belge et administrateur de Columeta puis de Trade Arbed, part pour certifier la naissance de sa fille au bureau de la population de la Ville, sans se rendre compte que le fonctionnaire, maladroitement, inverse le prénom composé d'origine et inscrit Louise-Anne Laure Blanpain. Un prénom erroné dont quarante ans plus tard, Anise K. se servira le jour où elle voudra publier, sans y parvenir, sous le pseudonyme de Ludwig Anna Lorenz, un étrange tapuscrit expérimental allemand, une sorte de chronique-collage surréaliste, moins fatras qu'il ne paraît. Cette « chose » insolite au titre inspiré de Heinrich Böll *Und sagte kein einziges Wort*^v, restera inédite et singulière dans l'œuvre de la poétesse.

Ce 12 juin 1928, la mère Alix Blanpain-Mayrisch, nièce d'Emile Mayrisch – qui trois mois plus tôt se tua dans un accident de la route – et d'Aline Mayrisch-de St. Hubert, qui ensemble allaient marquer par les rencontres culturelles de Colpach un demi-siècle de la vie économique, sociale et culturelle du Luxembourg, invente la contraction du prénom Anne-Louise. Anne-Louise Laure Blanpain recensée Louise-Anne Laure répondra désormais au prénom d'Anise.

En l'espace d'un soir, l'enfant sera née trois fois. Mais quelle naissance est la vraie sous le signe des Gémeaux ?

12 6 28

Ma naissance n'existe pas

c'est un nombre

qui ouvre le ventre de ma mère

comme un coffre-fort

.....

Ne vous y fiez pas^{vi}

Si dans ce fragment d'elle, au physique et au caractère si différents de ses parents comme de son frère et de sa sœur, la formule est donnée, le secret de ce qu'elle appellera le *drame de mon enfance*^{vii} demeure encore inexprimé. Etrange étrangère dans sa propre famille, elle s'imaginera être une enfant trouvée, tandis que les parents Blanpain, si bienveillants soient-ils, donnent la mesure de l'éducation bourgeoise de l'époque, rigide, austère, sévère, trop

repliée sur elle-même pour le naturel de l'enfant qui a faim de liberté, de jeu et de ces rêveries fluides.

Ce monde de l'enfance tenant dans un moule trop étroit n'est pas le sien, et très tôt la petite Anise apprend que, si elle veut s'évader, il lui faut décoder dans les chiffres de sa date de naissance, un mot de passe à inventer. Comme une combinaison secrète de ce même coffre-fort à double fonds s'entrouvrant sur celui plus impassible de la cellule familiale.

Parce qu'elle se sait différente, parce qu'elle est autre et parce que, par force de résilience sans doute, *les noms se vengent de ceux qui les lèguent*^{viii}.

Chaque fois

que l'autre

devient moi-même

je deviens l'autre^{ix}

Et un temps encore, *poursuivie par ses naissances, passant de mère en mère sans les retenir*^x, elle joue le jeu de cache-cache préféré qu'elle apprend en famille, où il n'est donc pas de bon ton de se laisser aller aux sentiments, de rire aux éclats ou de pleurer. Un garçon ne pleure pas, ni une fille d'ailleurs qui, par son père, s'entend répéter dans des moments de chagrins comme autant de faiblesses: «*Pas de laisser-aller!*»^{xi} Mais Anise, qui aime faire des grimaces devant la glace, ne pourra s'empêcher de faire des pieds de nez à son image et jonglera avec les identités, comme quand, enfant, comme tous les enfants, elle joue à s'inventer une langue à soi, en même temps qu'elle apprend du père le français, de la mère le luxembourgeois, plus tard l'allemand notamment sous l'occupation nazie et à l'école, et l'anglais. *Mon langage installé de longue date est marqué de commerce, il sent la contrebande*^{xii}, dira-t-elle dans un recueil.

Je me déguise

portant mon nom à l'envers

le vent dans sa fosse de souffleur

répète: ESINA

Etrangère à qui j'étais^{xiii}

Masquant son prénom par un autre qui est en fait le même, comme une bouche souriante qui renversée devient triste, ici aussi *laquelle est la vraie ?^{xiv}* nous interrogerait un Baudelaire d'outre-tombe au fond du Montparnasse. Lequel des deux noms fait vraiment face au miroir ? Un jour, elle nous passera le relais, comme une clef possible que l'on insère dans une serrure rouillée ouvrant le lieu où repose son enfance à double tranchant.

Mon nom est resté collé

aux seins de ma mère

la lune m'attachant à

son cordon ombilical

me nourrissait d'orties et de miel^{xv}

Née d'un hasard camouflé en amour^{xvi} dira-t-elle, l'heure est encore à apprendre à parler, à marcher et à bien se tenir sous une baguette de fer que le père et la mère ont reçue en héritage du microcosme bourgeois. L'apparition d'Anise, deuxième enfant, enfant du milieu puisqu'il y en aura trois en tout, signifie déjà la famille avec son lot de responsabilités. La jeune mère inquiète fait vite comprendre à « *l'étrangère* » que si elle était bien une enfant désirée, elle n'était pas celle que le couple attendait. Ainsi elle ne mangerait pas de son pain impunément et elle ne sucera pas son sang avec le lait puisqu'elle ne sera nourrie au sein que durant trois semaines, contrairement à son frère et à sa sœur qui eux auront connu un sevrage dans les règles de l'art.

Les seins de ma mère

étaient plein de clous

je ne suis qu'un pain de mots

et de sang^{xvii}

Bras dessus-bras dessous, leurs regards fixés sur le calendrier, les parents se soucient de ce que la petite Anise ne marche toujours pas. Elle sait, mais elle s’y refuse exprès, par caprice, pensent-ils. Alors après avoir été bien rossée de coups, Anise se dresse au garde à vous et fait ses premiers pas. Marcher c’est aussi s’enfuir un peu, alors elle marche. Quand le même almanach indique qu’Anise doit pouvoir dire « *papa, maman* » et qu’elle ne parle pas, qu’elle se *donne le silence*,^{xviii} ils sont d’autant plus stupéfaits qu’à l’âge de dix-huit mois, l’ « *enfant-infans* » donc, subitement compose une phrase entière en pointant du doigt un chat passant devant elle.

Ma mère m’appelle à

travers les corbeaux sa

voix est rauque

Elle bouge dans les branches

et s’envole

dès que j’approche

Mais sans cesse

elle m’appelle

de sa voix de corbeau

qui croasse

tendresse et inquiétude^{xix}

Ainsi tenant sa mère par la main au cours d’une promenade et de peur qu’elle ne s’envole encore, c’est par inadvertance qu’Anise, ayant eu beau donner sa langue au chat, c’est le chaton même, qui, ironie du sort, vient la lui rendre, devant une mère amèrement étonnée.

Les enfants Blanpain qui n’ont pas conscience d’être des enfants particulièrement difficiles ou turbulents, finiront par devenir sages comme des images de carton inanimées. Mais pour Anise, cela ne durera pas très longtemps : le ciel, les oiseaux, les arbres font rêver notre « *Maiästra* »^{xx} dans l’espace, réfractaire aux idées et injustices de sa mère. Dès l’âge de sept ans, elle aime écrire des histoires d’enfants qui s’échappent sur des chevaux qu’elle

imagine voir dans des formes de nuages ; elle s'invente des enfants enlevés par des Gitans. Ainsi, le temps de s'éloigner quelque peu de l'emprise et de la fusion maternelle menaçantes, elle joue autrement à la marelle, en sautant du ciel à la terre.

Les parents toujours plus zélés d'anticiper l'évolution naturelle de leurs enfants, de façonner leur tempérament, de les *sculpter à coups de hache*^{xxi}, reprennent vite en main les rênes de l'enseignement des bonnes manières. Or Raymond Blanpain est trop souvent pris par des voyages d'affaires et d'autres plus personnels. Des absences qui réjouissent les rejetons de la tribu bourgeoise plus qu'elles ne les désolent. Car avec lui, l'Administrateur Blanpain emporte ses velléités autoritaires. Mais, pas tout l'ordre et toute la discipline viennent à manquer au foyer familial, puisque son épouse, si elle veille bien à la bonne tenue de la progéniture n'éveille toujours en rien à la littérature, à la peinture ou à la musique : autant d'expressions des arts proscrits pour immoralité. Car autour du portrait des trois enfants Blanpain fait par un peintre belge, aucun autre tableau ne décore les murs, aucune note de musique ne résonne dans la grande maison et s'il y a bien une bibliothèque pour meubler le salon, elle reste inaccessible dans le décor.

La maison de mon père

asile de fous

enfermait la vaste histoire du monde

réduite à quelques tomes

dans une bibliothèque verrouillée

Je cognais en jurant

contre ses portes de verre^{xxii}

Pour l'heure, la mère Blanpain exigeante et sous la pression de la responsabilité du devoir de bonne éducation à accomplir, occupe toute la place et c'est l'ars vivendi qui a droit de cité sous la coupe familiale. Alors la petite Anise qui aime beaucoup sa mère, qui ne veut pas mettre en jeu le trop peu d'amour qu'elle reçoit en partage, apprend à bien *se tenir raide comme un piquet*^{xxiii} jusqu'à devenir, selon les dires de sa mère bien obligée de se l'avouer, *la plus gentille de la fratrie*^{xxiv}.

*Tu as sucé la moëlle
de ma colonne dorsale
pour la remplir
de mercure
et mesurer sur moi
ta chaleur^{xxv}*

Anise apprend à se tenir droite, au moyen d'un corset de correction du dos trop serré. À la moindre désobéissance, la petite Anise se retrouve sous la menace de se voir soustraire l'affection de sa mère : « *Si tu continues, je ne t'aime plus* »^{xxvi}, s'entend-elle dire plus d'une fois. Si on dit bien « tel père, tel fils », telle mère, telle n'est pas forcément la fille : « *Tu n'es pas de ma matière* », ^{xxvii} Anise K. se souviendra longtemps de cette sentence de sa mère à son sujet. Un euphémisme pour signifier : « *Tu n'es pas de ma race.* »^{xxviii}

- « *N'as-tu jamais eu l'intention de te suicider ?* »^{xxix}, lui demande un jour Marianne Delacre, sa tante préférée, sa confidente, sa vraie mère morale^{xxx}, avouera-t-elle.
- *Oui, souvent. Mais je n'en ai jamais eu le courage* »^{xxxi}, répond Anise venant d'avoir tout juste seize ans.
- *Alors, tu es une vraie poète* »^{xxxii}, conclut la tante consolatrice qui se veut rassurante.

Au fil du temps, étrangement, l'incommunicabilité, les conflits et les adversités de l'enfance fortifieront son caractère, comme un matériau précieux par lequel Anise, à la fois marteau et enclume mais loin de toute idéologie, se forgera de l'intérieur.

*Cachée dans tes entrailles
comme dans une tranchée
j'étais prête à me lancer dans
la bataille*

.....^{xxxiii}

Une tout autre bataille que celle envisagée par des parents trop préoccupés à vouloir maintenir la tranchée asphyxiante de leur fille comme en état de siège. « *Tu n'es pas de ma matière* » donc, qui à l'origine se veut un reproche de culpabilité à l'encontre d'une fille par une mère déroutée par l'altérité, est jeté comme un anathème sur le *vilain petit canard*. Mais ce mauvais sort paradoxal sera une source de force intérieure face à l'adversité de la vie. Résiliente, elle fera de l'aphorisme de C. G. Jung ressenti comme une vérité profonde, l'exergue de son recueil de poèmes *Sich der Stille hingeben* et du tapuscrit inédit *Und sagte kein einziges Wort*.^{xxxiv}

Au cours de sa vie, Anise K. fera l'expérience de soi : Anne-Louise Laure, Louise-Anne Laure, Esina, Anise ou Falada, nom qu'elle emprunte au cheval du conte des frères Grimm *Die Gänsemagd* et inspiré d'un Lied de Schubert, et qui fidèle même après la mort, de sa tête coupée et clouée au-dessus d'un porche dira la vérité à la princesse trompée, pour qu'au dénouement de l'histoire, justice lui soit rendue.

.....

oh moi Falada

« *am Brunnen vor dem Tore* »

si ma mère le savait

son coeur se briserait^{xxxv}

Et parce qu'elle ne pourra pas ne pas écrire, elle trouvera dans l'écriture la matière qui, depuis l'enfance, transfigure ce "silence qu'elle se donne". *Mon nom est absence*^{xxxvi}, dit-elle alors, elle n'en finit pas de se retrouver à travers sa poésie, *de marcher jusqu'à devenir chemin*^{xxxvii}, pour son salut, ...sa santé. Elle reviendra sur sa poésie comme une constante résilience dans ce que deviendra plus tard *L'ailleurs des mots* et cette relation avec la mère anticipée déjà dans *Le porteur d'ombre* six ans auparavant.

...ma mère je t'appelle

avec le sang et les os qui

me lient à toi

.....

attends-moi

derrière mon poème^{xxxviii}

Souvent, Anise éprouvera cette incontrôlable pulsion de courir embrasser un son arbre préféré, avant de s'abriter à son pied, *comme un animal délaissé^{xxxix}*. Un hêtre contre lequel un jour, dira-t-elle, *elle se réveillera femme^{xl}*.

Elle finit par se marier à dix-neuf ans avec le médecin René Koltz, de seize ans son aîné, et dont elle tombe amoureuse le jour où elle l'entend jouer du Chopin au piano d'une maison voisine. Mère de trois enfants à l'âge de vingt-cinq ans, elle publiera sous le nom d'Anise Koltz des contes fantastiques dédiés à ses enfants : Jean-Luc, Françoise et Isabelle. Elle réécrit l'harmonie fragile des enfants angoissés et de la nature angoissante comme si dans l'urgence, il fallait exprimer tant de sentiments de bonheur et de chagrins restés verrouillés de l'intérieur. Un *Chant du monde^{xli}* des enfants et des adultes face au temps et à l'univers, et toujours en osmose avec la faune et la flore : Ici, la rosée est une larme ou une perle enfouie au fond d'une fleur ou dans le cœur d'un enfant perturbé. Là, les rayons de soleil se changent en cordes pour le violon d'un enfant plus heureux. Un frère et une sœur, enfants d'un gardien de musée d'art, chevauchent par-dessus les cadres de tableaux et voyagent chaque fois dans des contrées nouvelles. Une mère, avant de mourir, encouragera son fils Pau, un petit Pablo Casals, à exaucer son désir de devenir artiste et lui donnera quelques-uns de ses cheveux d'or pour les tendre à une citrouille vidée en forme de violoncelle...

Tant de contes pour enfants pour signifier qu'au-delà de la beauté fragile de la nature et de l'homme, une vraie naissance n'est jamais seulement biologique. L'être humain, l'animal, les matières végétale et minérale naissent de l'amour qu'on leur porte. Moins le hasard que les circonstances qui mettront sa première des vertus, la générosité, à l'épreuve, feront qu'Anise Koltz, mère deviendra la tutrice d'un enfant de quatre ans, frappé, maltraité et abandonné par sa mère et qui finira par l'appeler maman. Ce même enfant qui sauvée une première fois par elle et placé dans un foyer, (puisque ses propres enfants à elle, n'étaient pas favorables à ce qu'il vienne vivre à la maison) ne tardera pas à être abusé sexuellement par le curé-éducateur. Anise meurtrie ne laissera pas ce crime impuni longtemps, et par une lettre adressée à l'évêque Hengen, elle fera destituer le violeur de toutes ses fonctions; qu'un jour en se

promenant dans la nature, elle recueillera un jeune homme tchécoslovaque en vadrouille sur un chemin de forêt, jouant de la guitare, et auquel elle fera recevoir un permis de séjour permanent; que l'hiver de 1973, elle ne restera pas insensible devant le sort d'enfants malades de Russie privés de médicaments de base et soumis à des opérations sans anesthésie; qu'elle organisera une grande quête de solidarité dans son pays.

Lave-toi les pieds

et quitte ta maison

pour rencontrer l'univers^{xlii}

Voyageuse de par le monde et particulièrement en Asie, elle visitera plusieurs fois, entre autres, l'Inde, le Sri Lanka et le Japon qu'elle relatera dans des récits de voyages^{xliii}. Ses derniers longs séjours sont consacrés à Louxor et au désert de l'Égypte. Elle aura parcouru la terre pour rencontrer des enfants de toutes les ethnies et de tous les milieux. Un appareil photographique à la main, elle posera son regard humain sur eux pour les réunir dans un livre de portraits, sans noms, sans légende, ne dévoilant que leur pays d'origine. Ce seront les Enfants du Monde^{xliv}, tels qu'ils sont, qui qu'ils soient et d'où qu'ils viennent.

Alors oui :

– Madame, que seriez-vous devenue si vous n'aviez pas été poète ?

II

Anise K. écrit et publie ses premiers contes *Die Blumenwiese*^{xlv} en 1953, à l'âge de vingt-cinq ans. Un second et dernier livre de nouvelles pour enfants

Märchen^{xlvi} suivra en 1957. Mais elle est avant tout poétesse qui, faisant sienne la phrase de Diderot : « *La poésie veut quelque chose d'énorme, de barbare et de sauvage* »^{xlvii}, cherche une forme lyrique nouvelle qui rejetterait la rime et une versification artificielle « *trop contraignante comme une camisole de force* »^{xlviii}. Elle se penche sur une poétique moderne, aux vers et au rythme libres, « *capables de faire se tendre le poème comme des voiles ou de se durcir, de devenir rugueux et de se briser comme le verre* »^{xlix}. L'artiste-artisan des mots est enfin prête à réaliser ses rêves ou exorciser ses démons, à décliner librement toutes ses sensations de la vie, à peindre les impressions que la nature et les êtres laissent sur elle et en elle, avec une empathie des plus épurées.

Et c'est à trente et un ans quand en 1959, mariée et mère de trois enfants, qu'elle vit « *son crépuscule du jour* »^l et est remarquée à la parution de son premier recueil *Gedichte* dédié à René :

Morgendämmerung

Lösche die Kerzen

und zünde die Blumen

Der Tag

kann nicht rufen.

Er trägt die Sterne im Mund.

Nur eine Amsel singt

in seiner geschlossenen Hand.

Die Nacht

steigt auf den Scheiterhaufen

und vergeht in Flammen.^{li}

Belge de par son père, naturalisée luxembourgeoise à l'âge de dix-huit ans, elle écrit en langue allemande jusqu'en 1971, année de la mort de son mari René Koltz avec lequel elle menait une vie d'amour et de bonheur depuis

l'année de leur mariage en 1947. René Koltz né à Junglinster en 1912, médecin, n'hésitait pas, sous l'occupation nazie du Luxembourg entre le 10 octobre 1941 et la libération du 10 septembre 1944, à prodiguer des soins aux résistants et réfractaires dans le maquis. Suite à l'homicide par des résistants luxembourgeois d'un fonctionnaire allemand qui se substitua au bourgmestre de Junglinster, les Nazis, selon les usages de chantage, de représailles et de terreur, arrêtaient dix luxembourgeois innocents du village, dont René Koltz. Emprisonné à la prison du Grund réquisitionnée par le régime, torturé puis condamné à mort, l'otage-prisonnier Koltz devait être déporté en Allemagne pour y être exécuté. Mais au bout de six mois, il finit par être libéré. Devenu directeur de la Santé publique, René Koltz, traînera toute sa vie durant les souffrances de la torture infligée et une maladie qu'il ne put soigner pendant la guerre, pour décéder prématurément à l'âge de 59 ans. Depuis ce qu'elle considère sa plus grande perte et sa plus grande fêlure, la poétesse se refusant d'écrire en « la langue des bourreaux » (ce sont ses propres mots de l'époque), même si elle continuera à la lire, n'écrira plus qu'en français.

Tu voudrais connaître la source

d'où jaillissent mes poèmes

Il n'y a qu'un cratère

parsemé de cailloux

Un œil d'ange déchu

au regard béant

veille nuit et jour

Celui qui s'approche

est dévoré tout cru

Seuls les cheveux seront recrachés^{lii}

De par les thèmes qu'elle traite dans son œuvre, Anise K. laisse sous-entendre que la poésie dans les questionnements qu'elle soulève est une réponse. Une réponse à notre être et à notre environnement que notre condition et le temps font correspondre. Si les poètes se donnent le droit à la provocation et à la vision d'un chemin possible, la manière et l'objectif de l'engagement reste une

question propre à la conscience et au tempérament de chacun. Plongée dans un monde de plus en plus standardisé, où les corps comme les pensées se figent, dans une société psychotrope, notamment celle d'un Luxembourg qui se retrouve parmi les pays plus grands consommateurs de calmants, Anise K. est d'avis qu'il y va de l'être humain dans son individualité, dans son recueillement, dans une construction intérieure qui puisse justifier sa place envers soi-même et les autres. Le danger qui menace, avertit-elle, vient moins d'une puissance extérieure que de notre propre force, selon qu'elle soit destructrice ou constructrice, de sorte à ce que c'est l'état d'une âme en équilibre ou pas qui reste décisif. *"Et s'il arrive à certaines personnes de perdre la tête alors ils ne sont pas loin de faire exploser une bombe atomique, de Kopf à Knopf, il n'y a qu'une lettre, qu'un geste et, assure-t-elle, la tendance effrénée vers une sécurité matérielle démesurée ne préserve pas de vivre au bord de l'apocalypse".*^{liii}

Face à l'incertitude du lendemain, sans illusion d'un Dieu sauveur, notre poétesse ne cesse de penser que l'être humain reste tiraillé entre la jouissance de la vie instantanée et le constat d'un nouveau jour qui se lève où l'on ne peut que se répéter ou recommencer, pris au piège de la routine. A vouloir brûler ainsi la bougie des deux bouts, l'homme s'épuise et consomme les choses avant le temps. Le monde globalisé et rendu accessible par les moyens de communication s'en retrouve rétréci et à portée de main, à portée de la bouche même, prêt à être avalé d'un coup. Une suralimentation paradoxale qui entraîne un sentiment de vide. Anise n'a pas de doute que, pris entre le flux et reflux de toutes sortes d'excitations des sens et de stimulations de l'esprit, l'homme s'expose inéluctablement à l'attraction du vide, livré à lui-même devant le vaste univers. Autant de fragilités, d'anxiétés et d'inquiétudes qui conduisent l'homme-objet désillusionné dans une spirale croissante et vertigineuse d'isolement et de dérégulation.^{liv}

Que suis-je venue faire

en ce monde

dont j'ignore

l'origine et le sens

Quelle réalité se dissimule

derrière les apparences

Personne ne trouve refuge

en l'autre^v

Allant d'une écriture objective âpre au lyrisme subjectif du « moi », la poésie koltzienne faite de deuils, de passion, d'insurrections, de spiritualité contre un Dieu religieux renié, mais aussi de désir, de corps, de liberté, d'émerveillement, vient solliciter « l'autre » mécanique qui, lecteur-mangeur, "lu par le poème qu'il lit" afin de se bâtir, au fur et à mesure, une place plus organique dans la vie et dans le monde. Pour l'être profondément dans sa chair et dans son être, la femme Koltz s'est fait poète, parti pris du drame existentiel, complice condoléante de *ce grand malentendu du néant*^{lvi},, comme elle se prend à définir l'homme. Et si ses poèmes stupéfiants font autant d'impression, c'est aussi parce que la poétesse, femme-sensible qui pense se mêle à la stupeur de la foule, là où l'identité est la plus identique en apparence.

Et c'est donc tout naturellement que son écriture à l'encre tranchante, *au rythme et au flux de son sang*^{lvii}, dit-elle, tellement personnelle, intime, unique d'un être un peu perdu dans la foule et le chaos, se fait poésie pour un plus grand nombre qui s'y retrouve... ou qui s'y perd. Des mots suggestifs volontairement austères, entre le dit et le non-dit, visant à condenser la parole, à en augmenter la charge expressive, à donner toute sa place au silence. Sans se le cacher, elle s'approche très près d'une Ingeborg Bachmann (poétesse autrichienne, 1926-1973) pour son introspection psychologique, notamment reçue aux *Journées de Mondorf*, (événement culturel majeur européen, particulièrement dédié à la littérature francophone et germanophone ayant lieu au Luxembourg) et dont Anise aura été une des figures promotrices avec son ami Edmond Dune (poète, écrivain luxembourgeois, 1904-1988), ou s'inspire du style de Paul Celan, (poète romain germanophone, 1920-1970), même si elle se veut plus directe, accessible et immédiate dans l'effet émotionnel.

Si d'aucuns regretteront une tonalité parfois trop sombre dans ses poèmes, une abstraction qui peut dérouter, un style trop dépouillé ou répétitif, cela n'empêchera pas une consécration internationale de son œuvre notamment publiée et traduite en anglais et en allemand, ainsi que des reconnaissances littéraires dans les années 2000–2020.

Tout poème est à double sens

Celui qui lit est lu lui-même

par le poème^{lviii}

Les années, comme les Prix et les hommages (dont un rosier rouge grimpant au nom « Anise Koltz Poète » dans la roseraie de Mondorf-les-Bains, Luxembourg) s'accumulent au fil de ce qui auront été les dernières œuvres de la poétesse : *La Lune noircie-La Muraille de l'Alphabet-Je renaîtrai-Soleils chauves-Galaxies intérieures-Un monde de pierres-Somnambule du jour-Pressée de vivre* suivi de *Après*. A écrire ces titres debout l'un sur l'autre comme des vers dans une strophe, un dernier poème à peine dissimulé apparaît.^{lix}

Enfin, malgré à ses yeux, un monde de plus en plus improbable et où pour Koltz, *le langage reste notre ultime refuge, celui qui appelle notre présent à exister^{lx}*, c'est par la force unique de ses mots d'ailleurs, comme autant de traits d'union (ou de séparation) entre promesses et incertitudes que, dans un dernier empressement, elle nous convoque à rétablir l'équilibre de nos mondes intérieurs qui vacillent au rythme de notre planète funambule.

- Madame, vous nous aurez donc laissés, dans ce monde sans poésie, de folie donc, où les guerres, les violences, les privations de liberté de tous genres sont au goût du jour, sous nos yeux et nos corps captifs. La nuit du grand black-out planifié est proche et ce ne seront pas les terroristes d'un bord, les armées de l'autre, ni nos dirigeants élus qui aiment volontiers la paix justicière et saignante, qui vont y remédier. Nous sommes dans le noir, orphelins, des ombres errantes dans les rêves de quelques humains qui ont le courage de s'indigner et la force d'y croire encore. On a éteint la lumière. On entend à peine un poème *d'ailleurs qui nous lit* et qui... veille en silence.

Ce sera alors en 2028, en les cent ans de troublante sollicitude de la naissance de notre femme-poète- qui, cinq ans plus tôt aura quitté ce monde pré-apocalyptique qu'elle voyait venir et ce qu'il lui reste encore d'humanité- que nous nous retrouverons peut-être, (si le bouton n'aura pas été appuyé jusque-là) dehors à fredonner, chacun pour soi ou en chœur, un même refrain : « *Longtemps, longtemps, longtemps après que...* »^{lxi}

Ich bin gekommen

das Lied meiner Väter

über die Erde

*zu tragen
und das Zeichen ihrer Liebe
an jede Tür
zu schreiben
In ihren Spuren
muss ich zergehen
über die öden Felder
Wo die Disteln
ihrer Schmerzen blühen
Ich aber trage das Mal
ihrer Sehnsucht
wie ein Versprechen
auf meiner Stirn*

Notes:

-
- i. Allusion de l'auteur au roman *Cent ans de solitude*, (1ère édition sortie au Mexique en 1965) par Gabriel Garcia Marquez (1927-2014), romancier, novelliste et journaliste colombien, Prix Nobel de littérature en 1982.
 - ii. Soirée de promotion du recueil d'Anise Koltz *Le vent noir*, organisée par les Editions Estuaires à la « Kanschthaus beim Engel » à Luxembourg-Ville, le 1er décembre 2006 et à laquelle l'auteur a participé.
 - iii. *Le paradis brûle*, Ed. ELA La Différence / Clepsydre, 1998.
 - iv. *Le Mur du son*, Ed. Phi et l'Orange bleue, 1997.
 - v. *Und sagte kein einziges Wort*, tapuscrit inédit d'Anise Koltz, écrit sous le pseudonyme de Ludwig Anna Lorenz, figurant à la Réserve précieuse de la BNL sous A.K. Fonds 685 MS.
 - vi. *Vienne quelqu'un*, Ed. Rencontre, 1970.
 - vii. Toutes les réflexions des parents, des membres de la famille et autres sentiments exprimés et rapportés par A.K. sont tirées d'une série de conversations audio-enregistrées et autorisées entre l'auteur et Anise K. chez elle à Luxembourg, dans la période de janvier-février 2007. Ces entretiens préalables devaient faire l'objet d'un travail littéraire plus ample de l'auteur sur Anise Koltz mais qui n'a pas abouti à ce jour.
 - viii. *Le porteur d'ombre*, Ed. Phi, Luxembourg, 2001.
 - ix. *Le paradis brûle*, Ed. ELA La Différence / Clepsydre, 1998.
 - x. *Le Mur du son*, Ed. Phi et l'Orange bleue, 1997.
 - xi. *Souffles sculptés*, Ed. Binsfeld, 1988.
 - xii. *Fragments de Babylone*, Ed. Fagne (allemand-français), 1974.
 - xiii. *Sich der Stille hingeben*, Ed. Horst Heiderhoff Verlag (allemand-français), 1983.
 - xiv. « *Bénédicta* », par Baudelaire, C. (1821-1867). *Le Spleen de Paris* (Petits poèmes en prose), 1869, publication posthume. Paris : Michel Lévy frères.
 - xv. *Chants de refus II*, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 1995.
 - xvi. *Sich der Stille hingeben*, Ed. Horst Heiderhoff Verlag (allemand-français), 1983.
 - xvii. *Chants de refus II*, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 1995.
 - xviii. Ibid.
 - xix. *La terre monte*, Ed. Belfond, 1980.
 - xx. Référence de l'auteur à l'œuvre sculpturale « *Maïastra* » *L'oiseau dans l'espace*, Constantin Brancusi, sculpteur roumain (1867-1957).

-
- xxi. Chants de refus II, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 1995.
- xxii. Le porteur d'ombre, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2001.
- xxiii. Cf. notes vi, vii.
- xxiv. Ibid.
- xxv. Sich der Stille hingeben, Ed. Horst Heiderhoff Verlag (allemand-français), 1983.
- xxvi. Cf. notes vi, vii.
- xxvii. Ibid.
- xxviii. Ibid.
- xxix. Ibid.
- xxx. Ibid.
- xxxi. Ibid.
- xxxii. Ibid.
- xxxiii. L'ailleurs des mots, Ed. Arfuyen, 2007.
- xxxiv. « Nur der Verwundete kann heilen - wird nicht der Eine dem Andern zum Problem, so wird auch keine Lösung gefunden. » (« Seul celui qui est blessé peut guérir - tant que l'un ne deviendra pas le problème pour l'autre, il n'y aura pas de solution possible. ») Citation du psychanalyste C.G. Jung dans : Sich der Stille hingeben, Ed. Horst Heiderhoff Verlag (allemand-français), 1983, et repris dans Und sagte kein einziges Wort, tapuscrit inédit d'Anise Koltz, écrit sous le pseudonyme de Ludwig Anna Lorenz, figurant à la Réserve précieuse de la BNL sous A.K. Fonds 685 MS.
- xxxv. Le cirque du soleil, Ed. Seghers, 1966.
- xxxvi. L'ailleurs des mots, Ed. Arfuyen, 2007.
- xxxvii. Le Mur du son, Ed. Phi, coll. « Graphiti » et l'Orange bleue, 1997.
- xxxviii. Le porteur d'ombre, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2001.
- xxxix. Ibid.
- xl. Cf. notes vi, vii.
- xli. Allusion de l'auteur au roman Le Chant du monde de Jean Giono, éd. Gallimard, 1934 et faisant écho au livre photo-reportage Enfants du monde d'Anise Koltz, Ed. Inter Communication et Ed. St-Paul, 1998.
- xlii. Béni soit le serpent, Ed. Phi, coll. « Graphiti », et Écrits des Forges, 2004.
- xliii. « Voyage au Japon », article dans Die Warte, supplément du LW n°31, 1980 ; « Le Rajasthan », article paru dans d'Lëtzebuenger Land, n° 40, 1985 ; « L'Inde violente et tendre », article paru dans d'Lëtzebuenger Land, n° 28, 1986.
- xliv. Enfants du Monde, livre-reportage photographique, Ed. Inter Communication et Ed. St-Paul, 1998.
- xlv. Die Blumenwiese, Erzählungen, LVB-Der Freundeskreis, 1953.
- xlvi. Märchen, LVB-Der Freundeskreis, 1957.
- xlvii. Béni soit le serpent, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2004.
- xlviii. Propos tenus dans le Lëtzebuenger Journal, dans un article de Liliane Thorn-Petit du 7 mars 1961.
- xlix. Le porteur d'ombre, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2001.

-
- I. Référence française de l'auteur en lien avec le titre du poème allemand d'Anise Koltz qui suit en fin de texte : Morgendämmerung.
 - li. Gedichte, LVB-Der Freundeskreis, 1959.
 - lii. Le porteur d'ombre, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2001.
 - liii. Cf. notes vi, vii.
 - liv. Ibid.
 - lv. Soleils chauves, Ed. Arfuyen, 2012.
 - lvi. Chants de refus I, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 1993.
 - lvii. Conversation entre l'auteur et Anise Koltz au sujet du contenu de son tapuscrit allemand inédit Und sagte kein einziges Wort, figurant à la Réserve précieuse de la BNL, A.K. Fonds 685 MS.
 - lviii. Béni soit le serpent, Ed. Phi, coll. « Graphiti » et Écrits des Forges, 2004.
 - lix. La Lune noircie, Ed. Arfuyen, collection « Les Cahiers d'Arfuyen », Paris-Orbey, 2009, Prix Jean Arp de littérature francophone ; La Muraille de l'Alphabet, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2010 ; Je renaîtrai, Ed. Arfuyen, coll. « Les Cahiers d'Arfuyen », Paris-Orbey, 2011, médaille de bronze du prix Théophile-Gautier de l'Académie française ; Soleils chauves, Ed. Arfuyen, coll. « Les Cahiers d'Arfuyen », Paris-Orbey, 2012, Prix des Découvreurs 2012 ; Galaxies intérieures, Ed. Arfuyen, coll. « Les Cahiers d'Arfuyen », Paris-Orbey, 2013 ; Un monde de pierres, Ed. Arfuyen, coll. « Les Cahiers d'Arfuyen », Paris-Orbey, 2015 ; Somnambule du Jour, poèmes choisis, Ed. Gallimard/Poésie, 2016 ; Pressée de vivre, suivi de Après, Ed. Arfuyen, coll. « Les Cahiers d'Arfuyen », Paris-Orbey, 2018.
 - lx. Le porteur d'ombre, Ed. Phi, coll. « Graphiti », 2001.
 - lxi. L'Âme des Poètes, Chanson de Charles Trenet (1913-2001), auteur-compositeur-interprète, sortie en 1951, composée en hommage à son ami Max Jacob, poète, romancier, peintre, mort en 1944 au camp d'internement de Drancy.
